

**CAHIERS DU LAB.RII**  
**– DOCUMENTS DE TRAVAIL –**

**N°217**

**Juin 2009**



**FINANCE ÉTHIQUE :**  
**OXYMORE OU**  
***REALUTOPIE ?***

**Rémy VOLPI**

## FINANCE ÉTHIQUE : OXYMORE OU *REALUTOPIE* ?

## ETHICAL FINANCE : OXYMORON OR *REALUTOPIE* ?

Rémy VOLPI

**Résumé** – La crise du *credit crunch*, au-delà du rideau de fumée de ses aspects techniques, n'est autre qu'un profond déficit d'éthique. De telles crises, cependant, ne sont en rien nouvelles. Le capitalisme s'est édifié et consolidé à partir de l'avènement de crises financières. Chaque fois, comme le décrit le schéma schumpetérien de la destruction créative, un meilleur système s'est instauré, depuis le Banco del Rialto et la Casa di San Giorgio, à la Wisselbank, la Banque d'Angleterre, ou la Federal Reserve. Mais cela n'a pas empêché les folies telles que la Tulipmania ou la bulle de la Compagnie des Mers du Sud, pour n'en citer que quelques unes, situées loin dans le temps. Le modèle conventionnel de l'*homo æconomicus* n'est pas à même de nous fournir une explication solide sur l'*effet Veblen* ou sur les bulles financières. Les économistes, qui recourent à des explications de types vaudou et zombie qu'ils désapprouvent, en disent long sur leurs propres limites. Tout à l'opposé, la très parcimonieuse théorie de René Girard sur le *désir mimétique*, avec les concepts de *médiation externe et interne*, est étonnamment convaincante. La médiation externe mène à l'émulation sans violence, qui est spécifique des temps modernes, grâce à l'*éthos de confiance*. Mais quand la confiance s'estompe, se produit un changement en faveur de la médiation interne, menant à un emballement du système, caractéristique, dans le vocabulaire de Girard, d'une crise sacrificielle. Pour s'y opposer, les réglementations rigides de la *realpolitik* peuvent proliférer, elles seront pratiquement vaines sans une attitude de *Realutopie* exigeant davantage d'éthique. Trois buts doivent être atteints : un gouvernement mondial, une monnaie mondiale, le pouvoir aux actionnaires, pas aux managers. Aussi, soyons réalistes, visons l'impossible : l'éthique.

**Abstract** – The credit crunch crisis, beyond the smokescreen of its technicalities, is but a deep lack of ethics. Such crises, however, are nothing new. Capitalism did build up from the occurrences of financial crises. Each time, as described by the Schumpeterian creative-destruction pattern, a better system was set up, from the Banco del Rialto and the Casa di San Giorgio, to the Wisselbank, the Bank of England, or the Federal Reserve. But this did not prevent such follies as the Tulipmania or the South-Sea Bubble, to name but a few and remote ones. The conventional *homo æconomicus* model fails to give us any sound explanation about the *Veblen effect* or about financial bubbles. Economists reprovingly resorting to voodoo and zombie behaviours as an explanation are just speaking volumes about their own limits. In contrast, René Girard's eminently parsimonious theory of *mimetic desire*, with the notions of *internal* and *external mediation*, is amazingly convincing. External mediation leads to emulation without violence, which is specific of modern times, thanks to the *ethos of confidence*. But when confidence fades away, then a shift towards internal mediation happens, leading to a runaway system which typifies a sacrificial crisis in Girard's parlance. To counter it, stiff *realpolitik* regulations may proliferate, they would be almost useless without a *Realutopie* attitude demanding more ethics. Three goals are to be achieved: a world government, a world currency, power to the shareholders, not to the managers. So let us be realistic and look for what is impossible: ethics.

## FINANCE ÉTHIQUE : OXYMORE OU *REALUTOPIE* ?

## ETHICAL FINANCE : OXYMORON OR *REALUTOPIE* ?

Rémy VOLPI

### TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b>	<b>4</b>
<b>1. LE CLIVAGE DU MONDE FINANCIER : BANQUIERS ET <i>BANKSTERS</i></b>	<b>4</b>
1.1. Gardons-nous de l'arbre qui cache la forêt	4
1.2. Les banquiers et les <i>banksters</i>	6
1.3. <i>nihil novi sub sole</i>	7
<b>2. L'APPORT DE L'ANALYSE GIRARDIENNE</b>	<b>8</b>
2.1. La théorie mimétique de René Girard	8
2.2. « Besoin » : magie vaudou, romantisme wagnérien, ou <i>médiation externe</i> ?	9
2.3. Bulles spéculatives : folie, panurgisme ou <i>médiation interne</i> ?	12
2.4. Violence de la monnaie ?	13
2.5. De la nécessité de l'éthique	15
<b>3. MENSONGE MACHIAVÉLIEN ET VÉRITÉ UTOPISTE</b>	<b>16</b>
3.1. Qu'est-ce que l'éthique ?	16
3.2. L'éthique, principe universel ?	17
3.3. Que faire ?	18
3.4. Comment faire : Realpolitik ou <i>Realutopie</i> ?	19
<b>CONCLUSION</b>	<b>20</b>

## INTRODUCTION

Des milliers de milliards de dollars<sup>1</sup> sont mis à la disposition des banques par les États, faisant objectivement du contribuable le banquier du banquier. Les institutions financières ont ainsi réussi l'exploit de privatiser leurs profits et de mutualiser leurs pertes. Hallucinante perversion : le métier de la banque n'est-il pas de prêter judicieusement aux entrepreneurs impécunieux pour permettre, par effet de levier, l'éclosion de la richesse potentielle ? *Loans make deposits*<sup>2</sup> n'est-il pas le credo de la finance ? Pire encore, l'aberration est telle que des *top managers* d'institutions financières défaillantes, mais soutenues à bout de bras par les fonds publics, ne trouvent rien de plus légitime que de s'octroyer sans vergogne de mirifiques gratifications !

Serions-nous entrés dans la logique du monde de George Orwell où la liberté c'est l'esclavage, et la guerre la paix ? Si l'on dépasse la Vulgate marxiste qui impute les maux du capitalisme à son essence, il semblerait que, au-delà de leur déficit monétaire, les institutions financières souffrent d'un tragique déficit éthique. Si tel est le cas, est-ce remédiable ?

## 1. LE CLIVAGE DU MONDE FINANCIER : BANQUIERS ET *BANKSTERS*

### 1.1. Gardons-nous de l'arbre qui cache la forêt

Les hommes de l'art sont des malins qui, à l'envi, s'ingénient à faire compliqué et changeant quand il serait pertinent de faire simple et pérenne. Par exemple, pour mesurer la création de richesse des entreprises, ils ont utilisé dans la décennie 1970 le terme de *cash flow* (CF pour les initiés), c'est-à-dire flux de caisse en anglais, c'est-à-dire entrées et sorties de liquidités, donc trésorerie en français<sup>3</sup>. Après maintes circonlocutions embarrassées, ils ont défini le cash flow comme représentant le bénéfice net augmenté des amortissements et des provisions, en réalité, à proprement parler, des dotations de l'exercice aux amortissements et aux provisions. Les praticiens, apparemment non anglicistes, ne s'y sont pas trompés, quand candidement, ils prononçaient cache flou<sup>4</sup>. Dans les années 1980, la mode a voulu que l'on baptisât MBA, Marge Brute d'Autofinancement, ce même concept. Mais ce sigle était, par les professionnels eux-mêmes, prononcé à l'anglaise, emme bi eille, comme s'il s'agissait du sigle pour *Master of Business Administration*. Un nouveau changement est alors intervenu dans les années 1990, avec CAF, sigle qui, pour le commun des mortels, désigne la Caisse d'Allocations Familiales, Pour les initiés, il s'agit bien sûr de la Capacité d'AutoFinancement. Désormais (mais pour combien de temps ?), on se gargarise d'EBITDA : *Earnings Before Interests, Taxes, Depreciation, Amortization*, c'est à dire revenus (des actionnaires), donc bénéfices avant intérêts, impôts sur les sociétés, dotations aux amortissements et aux provisions. Pour

---

<sup>1</sup> 4054 milliards de dollars de l'été 2007 à 2010 selon les estimations du FMI, cf. Les Échos, 22 avril 2009.

<sup>2</sup> Les crédits font les dépôts.

<sup>3</sup> Cf. Thomas KEMPNER, *A Handbook of Management, A to Z*, Penguin Books, England: « *Net cash flow is the difference between the receipts and payments of an organization for a given period of time* », c'est-à-dire: le cash flow net est la différence entre les encaissements et les décaissements au cours d'une période donnée.

- Cf. The Penguin English Dictionary. Cash flow: a) *the flow of money into and out of a business; the pattern of income and expenditure*. b) *a record assessment or forecast of this*. C'est-à-dire: a) le flux d'argent entrant et sortant d'une entreprise ; la structure des produits et des charges. b) l'évaluation, ou la prévision, de ce qui précède.

<sup>4</sup> C'est le cas des frères Willot, cf. Patrick LAMM, *Enquête sur l'affaire Boussac*, Robert Laffont, 1985, p. 103.

compliquer le tout, le recours aux termes périmés est fréquent<sup>5</sup>. Paysan périgourdin et homme d'affaires avisé, Sylvain Floirat, le fondateur de Matra et d'Europe 1, entre autres, énonçait avec son accent rocaillieux pour désigner précisément le même concept : « Il est où, le gras » ? Le résultat, sinon la finalité, de ce mouvement brownien lexicologique, est de donner plus d'importance au doigt qu'à l'étoile qu'il indique.

Avec la crise du « *credit crunch* »<sup>6</sup> qui, depuis août 2007, affecte l'économie mondiale, un nuage dense de vocables abscons contribue, des *subprimes* aux *covered bonds*, en passant par les *CDS*<sup>7</sup>, *SPE*<sup>8</sup> (ou *SPC*, *SPV*), *SIV*, *ABS*, *Hedge funds*, et autres *CDO*, *CBO* ou *CLO*, sans omettre les *crédits structurés* et les *réhausseurs de crédit*, à obscurcir la compréhension du phénomène. De quoi s'agit-il ? *Subprimes* désigne les prêts, principalement immobiliers, mais également automobiles ou encore à la consommation, consentis à partir de 1993 aux États-Unis à des emprunteurs dont la solvabilité était inférieure à celle des clients bénéficiant du *prime rate*, le taux pour « bons » clients. Le principe vertueux était qu'avec un marché immobilier fortement haussier les emprunteurs douteux deviendraient avec le temps de bons risques.

Cependant, les prêteurs se sont empressés de céder, par titrisation, ces créances douteuses à des sociétés ad hoc, les *Special Purpose Vehicles* (SPV) ou *Special Purpose Companies* (SPC). Ces sociétés cédaient elles-mêmes ces créances à des investisseurs, souvent des *Hedge Funds* (fonds de couverture utilisant des techniques d'arbitrage et d'effet de levier), mais en les panachant avec des titres de meilleure qualité, atténuant ainsi le risque perçu, et ce d'autant plus facilement que les agences de notation, très laxistes, n'ont pas été à la hauteur de leur mission. Car en fait, le résultat du mélange de centaines de titres est tellement opaque que prétendre pouvoir l'évaluer est devenu un mensonge institutionnel.

En théorie, la titrisation, c'est-à-dire la mobilisation de créances, fait l'objet d'un classement en fonction de l'actif sous-jacent. Mais l'effervescence créative a permis de passer des MBS (*Mortgage-Based Securities*), titres adossés à des hypothèques immobilières, aux ABS, (*Assets-Backed Securities*), titres adossés à des actifs composés d'un mélange de prêts immobiliers, de prêts automobiles, de prêts étudiants, de dettes sur cartes de crédit. La créativité est encore montée d'un cran avec les CDO (*Collateralised Debt Obligations*), titres « repackagés » ou « reconditionnées » adossés à des créances, subdivisés en CBO (*Collateralised Bond Obligations*, titres adossés à des engagements), ou en CLO (*Collateralised Loan Obligation*, titres adossés à des prêts), dont chacun agrège de 100 à 200 « tranches » de MBS et d'ABS. Puis on en est arrivé aux « CDO au carré » composés de plusieurs centaines de « tranches » de CDO : « Ni vu ni connu, je t'embrouille » ! On a de la sorte fait éclater la chaîne du risque. Redoutable tour de passe-passe, puisque, selon le Financial Times, « la titrisation aboutit à ôter les crédits de ceux qui sont capables de les porter, les banques, pour les mettre sur les épaules de ceux qui sont incapables de les comprendre ».

Finalement, les défaillances de remboursements de prêts immobiliers *subprimes* ont déclenché dès août 2007 un tsunami qui, de proche en proche, a submergé le monde de la

---

<sup>5</sup> A la manière de ce qui se passe en chimie, où l'on parle par exemple de carbonate de « soude » quand de longue date il est convenu de dire carbonate de sodium. Cf. Les Échos 6 mai 2009, *Volkswagen : la famille Porsche se déchire à nouveau* : « ...le lourd endettement de Porsche et l'érosion de son **cash flow**... ».

<sup>6</sup> *Credit crunch* : resserrement de crédit dû à un brusque durcissement des conditions d'allocation de prêts de la part des banques, sans lien avec une hausse du taux de base bancaire.

<sup>7</sup> *Credit Default Swaps* outil juridique permettant le transfert des risques de crédit.

<sup>8</sup> SPE : *Special Purpose Entity* ; SIV : *Structured Investment Vehicle*.

finance, tant il est vrai que « qui sème le vent récolte la tempête ». Accessoirement, les logements hypothéqués ont été saisis et mis en vente en masse. Ce qui a provoqué l'effondrement du marché immobilier, faisant de ces biens, par *self-fulfilling prophecy*<sup>9</sup> inverse de celle du boom dû au crédit facile, des « actifs toxiques » achetés à vil prix par des investisseurs opportunistes, parfois par lots, laissant leurs anciens propriétaires, désargentés mais non désendettés, voire sans abri.

Tout cela « n'a pas de bon sens » comme disent les Québécois :

- a) Il y d'abord un manquement à l'adage qui veut que l'on ne prête qu'aux riches, c'est-à-dire à ceux pour qui la probabilité de remboursement est satisfaisante.
- b) Ensuite, il y a la duplicité des banques qui ont préféré s'en remettre au dicton « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » pour se défausser, à perte, sur des acheteurs professionnels de créances douteuses. Entreprendre, c'est tout au contraire prendre des risques, c'est-à-dire oser « vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ».
- c) Ces acheteurs professionnels, les SPC, procédaient à une requalification des produits, à la manière de ces vendeurs de voitures d'occasion qui, modernes maquignons, présentent des engins fourbus comme des véhicules exclusivement conduits par un notaire quinquagénaire à seule fin d'accompagner belle-maman à la messe dominicale, pour les revendre sans état d'âme à de jeunes gogos avides, à bon compte, de sensations fortes : hécatombe assurée ! On retrouve là en tout point le phénomène décrit en 1970 par George Akerlof<sup>10</sup>, dans un article précurseur : les vendeurs sont mieux informés que les acheteurs de l'état réel des véhicules mis en vente. Il y a asymétrie de l'information. Mal informé, chaque acheteur se réfère à une qualité standard à laquelle il attache un prix au-delà duquel il n'achète pas. Dès lors, les vendeurs de véhicules de meilleure qualité retirent leur offre. L'asymétrie d'information provoque une sélection à rebours, les bons produits disparaissent du marché et seuls les mauvais produits sont offerts. En remontant dans le temps, on pourrait tout aussi bien se référer à Thomas Gresham qui, au XVI<sup>ème</sup> siècle, observait que la « mauvaise monnaie chasse la bonne ».
- d) Enfin, il y a l'effet « Zénon d'Élée » propre à tout phénomène de bulle spéculative : on est conscient que l'on va droit au mur, mais dans le même temps on a le sentiment que l'on ne l'atteindra jamais, à la manière de cet homme qui, tombant du haut d'un immeuble, se dit au passage de chaque étage : « jusqu'ici, tout va bien ! ».

En dernière analyse, dans ces affaires, les institutions financières ont massivement et sciemment détruit de la richesse. S'il était permis d'en juger selon les critères du droit du travail, le verdict serait sans conteste qu'il s'agit là, non pas d'une faute grave, mais d'une faute inexcusable. Pire qu'un ratage, un piratage.

## 1.2. Les banquiers et les *banksters*

L'univers financier est ambivalent en ce qu'y cohabitent Dr Jekyll et Mr Hyde. D'un côté, on a le banquier à la rigueur quasi-notariale, qui ne prête qu'à condition d'avoir toute garantie de retrouver l'intégralité de ses billes quoi qu'il arrive. Celui-ci peut même être pointilleux à un niveau courtelinesque. On peut refuser un prêt à une doctorante au motif que, tout étant parfaitement bordé par ailleurs, elle bénéficie d'une bourse d'État de trois ans : assimilé à un CDD, ce point est jugé dirimant, quand bien même, par les temps qui courent, il est plus sûr que maints CDI. On peut refuser un prêt immobilier parce que la mensualité de remboursement excéderait légèrement le tiers du revenu, alors même que le candidat prouve

<sup>9</sup> *Self-fulfilling prophecy* : prophétie qui s'autoréalise.

<sup>10</sup> George Akerlof, *The market for "lemons": quality uncertainty and the market mechanism*, 1970.

qu'il paie de longue date davantage en loyer, ce qui est la raison même de sa démarche. On peut surseoir à une demande bien engagée quand l'emprunteur, s'étant entre-temps cassé la jambe, n'est plus habilité à souscrire une assurance médicale, de sorte que la maison guignée lui échappe, tandis que la banque perd une affaire.

De l'autre, on a le *bankster*, qui sévit dans le même système, mais en bafouant ses règles les plus élémentaires. Celui-là peut, par un montage dit en mezzanine, acheter une entreprise en créant à cette fin une société sous-capitalisée et en lui octroyant un prêt égal à trente fois le capital, à charge pour l'entreprise concernée de courir le marathon au rythme d'un cent mètres olympique. Quant au vendeur, dans cette affaire, il se réjouit, une fois n'est pas coutume, de ce que le montant obtenu se situe « au-delà de toute espérance ». Loin de nous l'idée-*horresco referens*- qu'une partie de la différence entre « au-delà de toute espérance » et le prix espéré ait pu être remise au négociateur, à titre personnel, et placée dans un discret paradis fiscal. Montages déontologiquement incorrects mais possible, et très juteux, grâce aux agissements des Gordon Gekko, incarnation cinématographique de Michael Milken et autres Ivan Boesky, mus par une idéologie fruste et brutale : *Greed is good*, vive la cupidité à tout va.

### 1.3. *nihil novi sub sole*

Ces Knock de la finance, dont la créativité relève du concours Lépine plutôt que de l'innovation, ont concocté des produits dérivés aux noms hermétiques dont les *banksters* se sont repus. Ont ainsi été édifiés des villages de Potemkine financiers, tout droit sortis du même chapeau que la « comptabilité innovante » d'Enron, propre à métamorphoser des pertes abyssales en profits himalayens, et dont bien sûr, pernicieux écran de fumée, les finesses échappent aux sots. En outre, l'affaire Bernard Madoff démontre que les moyens sophistiqués ne sont même pas nécessaires : quand la cupidité rencontre la stupidité, l'esbroufe la plus rudimentaire suffit pour pratiquer l'escroquerie à grande échelle pendant des décennies.

Les rares économistes clairvoyants, dont Nouriel Roubini et Jacques Attali, qui ont objecté que l'empereur était nu ont été laissés à leurs jérémiades. Et pour cause quand, moderne Diafoirus, le régulateur clef du système qu'était Alan Greenspan ironisait, à l'instar de quelque Woody Allen, déclarant que « si vous m'avez compris, c'est que je me suis mal exprimé ». Pour s'extirper de l'obscurantisme ambiant, son successeur à la tête de la Fed, Ben Bernanke, s'astreindra en septembre 2008 à suivre une formation appropriée. Mais, des déboires des premières banques européennes Piccolomini et Buonsignori fondées respectivement en 1193 et 1209 à Sienne, au krach de 1929, en passant par la faillite des banques florentines Peruzzi et Bardi au XIV<sup>ème</sup> siècle suite à la défaillance du roi d'Angleterre et de celui de Sicile, et par celle des Médicis, des Fugger, des Welser du fait de la défaillance de l'Espagne en 1557 puis de la France en 1559, les crises financières majeures ne sont en rien une nouveauté. Chaque fois, la création subséquente a dépassé la destruction, par l'élan vital du capitalisme mis en lumière par Schumpeter : en l'occurrence, ont été créées sur le modèle vénitien du Banco del Rialto et sur le modèle génois de la Casa di San Giorgio, la Wisselbank d'Amsterdam, la plus importante banque du monde pendant tout le XVII<sup>ème</sup> siècle, et en 1694 la Banque d'Angleterre, conçue sur le modèle précédent pour faire face aux immenses besoins de l'Etat<sup>11</sup>. Et de la crise financière américaine de 1907 est née, en 1913, la *Federal Reserve*, la « Fed », institution régulatrice du système financier de la première puissance mondiale.

---

<sup>11</sup> Cf. Rémy Volpi, *Mille ans de révolutions économiques, la diffusion du modèle italien*, L'Harmattan 2002.

Pour autant, tout cela n'a pas empêché, notamment, la Tulipmania, bulle spéculative sur le bulbe de tulipe aux Pays-Bas en 1637, ou la South Sea Bubble, bulle spéculative de la Compagnie des Mers du Sud en Grande-Bretagne en 1720 dont Isaac Newton dira, amer : « Je peux prévoir le mouvement des corps célestes, mais pas celui de la folie des hommes ».

## 2. L'APPORT DE L'ANALYSE GIRARDIENNE

À la question de savoir « en quoi les analyses littéraires ou anthropologiques de René Girard concernent-elles les faits financiers ou monétaires », André Orléan<sup>12</sup> répond qu'« il n'est pas de théorie économique sans hypothèses sur la nature humaine. Celles-ci jouent même un rôle essentiel puisque ce sont elles qui donnent les clefs du comportement de l'*homo œconomicus* à partir desquelles les économistes peuvent penser les mécanismes du marché ».

### 2.1. La théorie mimétique de René Girard<sup>13</sup>

Cet auteur part du principe que le désir humain n'est pas autonome, mais qu'au contraire il résulte essentiellement de l'imitation d'autrui. René Girard oppose au « mensonge romantique » qui veut que l'individu soit souverain en matière de désir, la « vérité romanesque » qui enseigne que l'individu ne sait pas ce qu'il veut, qu'il n'est pas maître de ses attirances. Aussi, le rapport entre le sujet et l'objet du désir n'est pas linéaire mais triangulaire, il passe toujours par un tiers, un « médiateur », c'est-à-dire un modèle. Ce qui fonde les « besoins » humains, bien au-delà des appétits physiologiques, c'est essentiellement : « ce que tu as, je le veux ». L'essence du désir mimétique se trouve condensée avec une perfection insultante, dit Jean-François Revel<sup>14</sup>, dans ce vers des *Sonnets* de Shakespeare<sup>15</sup> : « Tu l'aimes seulement de savoir que je l'aime ». Girard précise que « la structure triangulaire pénètre les moindres détails de l'existence quotidienne ».



Ce médiateur peut être « externe », hors du champ du sujet, comme c'est le cas du héros. Il peut être « interne », en interaction avec le sujet, et devenir pour lui un obstacle dont l'existence peut engendrer une extrême violence réciproque. Cette rivalité mimétique est socialement un danger mortel dès que l'on en vient au désir d'appropriation qui, si on lui laisse libre cours, mène à la violence généralisée de tous contre tous, égaux et rivaux à la fois.

<sup>12</sup> Cf. André Orléan, *Pour une approche girardienne de l'homo œconomicus*, dans *Girard*, Éditions de L'Herme, 2008.

<sup>13</sup> Cf. Rémy Volpi, *Le monde selon Girard*, Cahiers du LAB.RII n°212, mars 2009.

<sup>14</sup> Jean-François Revel, *Fin du siècle des ombres, Girard : ce que cache Shakespeare*, Fayard, 1999, p. 325.

<sup>15</sup> René Girard, *Shakespeare, les feux de l'envie*, Grasset, 1990.

Pour Girard, la domestication de cette violence mimétique serait le ressort historique de l'humain.

La théorie mimétique veut que certains groupes humains aient surmonté la crise fatale par le mécanisme désormais bien connu du « bouc émissaire ». Tels les *animaux malades de la peste* de la fable de La Fontaine, la communauté en crise s'extirpe de la vrille fatale en se focalisant sur une victime expiatoire, choisie arbitrairement, unanimement réputée coupable de tous les maux, et dont le « sacrifice » ramène l'ordre. En passant de la violence de tous contre tous à la violence de tous contre un, la communauté se blanchit en noircissant la victime. Ce schéma sacrificiel, et ce qui s'ensuit, est vu par René Girard comme la matrice de toute culture, et partant, de l'hominisation, passage de la bestialité à l'humanité.

Pour lui, ce passage stupéfiant du paroxysme de la violence à la concorde entraîne une asymétrie qui succède à la symétrie totale, c'est-à-dire une différenciation et une hiérarchisation des rôles qui se pérennisent par l'instauration d'interdits, de rites, de mythes. Les cultures archaïques, par essence religieuses, peuvent se lire comme un immense effort d'endiguement du mimétique pour maintenir la paix, analyse René Girard. Elles reposent sur l'absolue conviction, unanimement partagée, synchroniquement et diachroniquement, que la victime expiatoire est authentiquement coupable.

En se rangeant de manière de plus en plus appuyée du côté de la victime, en dévoilant son innocence, le message judéo-chrétien représente une rupture historique majeure. Paradoxalement, en révélant le mécanisme fondateur du bouc émissaire, le message judéo-chrétien désacralise la culture, la dédivinise pour aboutir au laïque : l'impératif catégorique du sacré, rempart contre la violence mimétique, fait place à l'impératif hypothétique, autrement moins prégnant, de l'éthique. Aussi, la culture occidentale, dont la transgression de l'interdit mimétique est ce formidable moteur qui a provoqué depuis trois siècles une accélération sans précédent de l'histoire, a-t-elle par nature un destin apocalyptique, car, comme le dit Dostoïevski : « si Dieu n'existe pas, tout est permis ». En particulier la « montée aux extrêmes » qu'évoque, avec envie et crainte, Clausewitz. Seule l'éthique appliquée est de nature à infléchir ce destin.

## **2.2. « Besoin » : magie vaudou, romantisme wagnérien, ou médiation externe ?**

René Girard<sup>16</sup> lui-même souligne que « la conception linéaire du désir reste le talon d'Achille de l'économie. Entre le sujet et l'objet, on n'interpose jamais que des données opaques, comme les modes de production économique, l'inconscient, la loi sociale, ou, de nos jours, les différences linguistiques. [...] Telle que les économistes la défendent, la notion de besoin n'a pas de signification objective ».

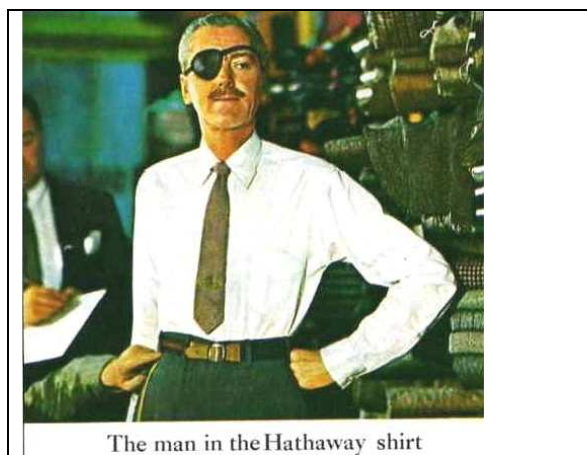
Les économistes libéraux fondent leur doctrine sur la rationalité individuelle. Jeremy Bentham, par exemple, fait l'hypothèse d'individus isolés, non prisonniers de systèmes de valeurs et physiquement capables de ressentir du plaisir et de la peine. L'objectif de l'individu étant de maximiser son plaisir, il va comparer différentes actions et choisir celle qui lui convient le mieux. Personne en dehors de lui n'est capable de faire ce choix. Aussi, ces mêmes économistes libéraux se trouvent fort dépourvus lorsqu'il s'agit d'expliquer le rôle de la publicité pourtant omniprésente : même les meilleurs d'entre eux n'y voient qu'une sorte d'hypnose, un envoûtement par la répétition, un abrutissement sournois et déloyal parce que

---

<sup>16</sup> René Girard, postface de Paul Dumouchel, Jean-Pierre Dupuy *L'enfer des choses, René Girard et la logique de l'économie*, Seuil, 1978, p. 257 et suivantes.

subliminaire. Brusquement, l'*homo œconomicus* ne s'appartiendrait plus, et, paradoxe des paradoxes, l'explication donnée par ces rationalistes ressortit à la magie. Aussi est-ce avec une vive contrariété que les économistes voient l'homme réel succomber au rite vaudou et devenir zombie. Marx appelait ironiquement « robinsonnades » ces conceptions du XVIIIème et du XIXème siècle exposant des fictions d'hommes vivant absolument isolés, sans la moindre relation sociale, fictions trompeuses, ignorant le caractère avant tout social et politique de l'homme. Mais chez Marx, non seulement l'homme réel n'a pas plus de consistance qu'un point en géométrie, mais encore il est un zombie à plein temps. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est leur existence sociale qui détermine leur conscience, professe Marx. L'homme n'est donc que le jouet de fatalités collectives qui le dépassent, et dont seuls des esprits éclairés ont conscience. Il appartient à des révolutionnaires professionnels de violenter l'homme réel, ce rien infiniment méprisable, pour qu'émerge l'homme nouveau, qui, libéré du joug historique du travail aliénant, fera ce qu'il veut, quant il veut, où il veut<sup>17</sup>. Avec ce concept prétendument scientifique on est de plain-pied dans le romantisme wagnérien. Revenons sur terre.

« La publicité la plus habile ne cherche pas à nous convaincre qu'un produit est excellent mais qu'il est désiré par les Autres », affirme Girard<sup>18</sup>. David Ogilvy<sup>19</sup> crée en 1953, pour une traditionnelle et austère chemiserie au budget de communication étrié, un personnage publicitaire charismatique, quinquagénaire svelte et élégant, borgne portant ostensiblement un bandeau noir sur l'œil. Vingt-six ans de campagne montrèrent, sans qu'il soit dit un mot des qualités intrinsèques des chemises, *the man in the Hathaway shirt*, l'homme de la race et de la différence, choisissant un fusil, copiant un Goya, posant pour un sculpteur, dirigeant un orchestre symphonique, collectionnant les papillons, conduisant une Rolls Royce, jouant du hautbois, dégustant un bourgogne, chassant l'éléphant, composant à l'orgue. Les ventes explosèrent et se maintinrent à un niveau stratosphérique.



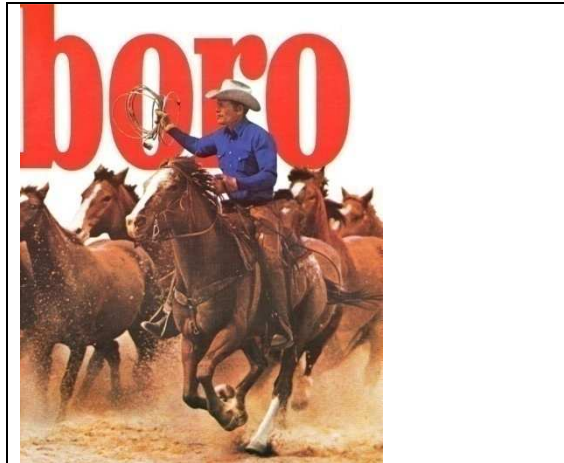
De la même manière, initialement ciblée sur la clientèle féminine mais sans grand succès, la cigarette Marlboro part en 1954 à la conquête du marché masculin, avec pour tout changement la suppression de l'embout rouge destiné à masquer les traces de rouge à lèvres et un étui en carton anti-écrasement. C'est l'invention en 1963, après différentes tentatives médiocres, du « *Marlboro Country cowboy* » qui fera enfin décoller les ventes : « La nouvelle

<sup>17</sup> « La société communiste, réglant la production générale, me donne la possibilité de faire aujourd'hui ceci, demain cela, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de faire de l'élevage le soir, faire la critique selon mon bon plaisir, sans jamais devenir pâtre, chasseur ou critique » rêve Karl Marx.

<sup>18</sup> René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, p. 137.

<sup>19</sup> David Ogilvy, *Confession of an Advertising Man*, 1962.

annonce montre un cowboy sur fond de montagne pourpre. Mais celui-ci maîtrise la fougue de son cheval. Il a toute la poussière du désert sur les épaules. Toutes les rides de la vie sur le visage. Cinquante ans. Le regard bleu perdu sur la ligne bleue de l'Arizona. L'homme mûr a détrôné le cowboy de pacotille. Et a fait de Marlboro le numéro un<sup>20</sup> ». De plus, ce personnage a permis une extension de marque sans rapport avec l'industrie du tabac, la fabrication de vêtements (*Marlboro Classics*) qui évoquent la rudesse du pays *Marlboro*.



On pourrait à l'envi multiplier les exemples. L'explication la plus plausible réside évidemment dans la théorie mimétique de René Girard, et plus précisément ici dans la « médiation externe ». En outre, si l'on fait l'honneur aux autres thèses d'admettre qu'elles ont un pouvoir explicatif et prédictif équivalent à celle de Girard, c'est cette dernière qu'il faut retenir si l'on en réfère à la « règle du rasoir d'Occam », qui veut qu'en pareil cas il faut toujours s'en remettre à la plus concise des thèses en concurrence.

Qui plus est, l'hypothèse de Girard est corroborée par la théorie de l'attribution développée par le psychologue Daryl Bem<sup>21</sup>. Selon cette théorie, ce n'est pas notre attitude qui détermine notre comportement, c'est notre comportement qui détermine notre attitude : l'individu ne sait pas de lui-même, dans l'abstrait, évaluer tel ou tel phénomène (à niveau d'implication faible). C'est en s'observant agir, comme s'il était un observateur extérieur à lui-même, qu'il infère son attitude vis-à-vis du phénomène. Dans une expérience célèbre, Bem a demandé à plusieurs volontaires de faire un discours en faveur de Fidel Castro, en mesurant l'attitude de chacun avant et après : tous les volontaires ont eu une attitude plus favorable après qu'avant. Une autre expérience montre que le consommateur placé devant des rayonnages remplis de paquets de lessive n'a aucune idée claire quant aux produits. Il fait cependant son choix parce que précédemment il a acheté une marque précise, ou bien parce que quelqu'un qu'il considère comme un expert (un « leader d'opinion ») utilise cette marque : je n'achète pas le produit parce que je l'aime, je l'aime parce que je l'achète (ou parce que l'expert l'achète). Dans tous les cas, le déterminant du désir, qu'il s'agisse de l'observation fictive de soi-même, ou de l'observation d'un tiers, leader d'opinion, il y a bien « médiation externe », c'est-à-dire imitation pacifique d'un modèle, d'un « médiateur externe » selon la terminologie de Girard.

---

<sup>20</sup> Jacques Séguéla, *Hollywood lave plus blanc*, Flammarion, 1982, p. 81.

<sup>21</sup> Daryl J. Bem, *Beliefs, Attitudes and Human Affairs*, 1970.

### 2.3. Bulles spéculatives : folie, panurgisme ou *médiation interne* ?

Il y a d'autres phénomènes qui dépassent l'entendement des économistes. C'est le cas de l'« effet Veblen » où la consommation ostentatoire pousse les individus à acheter un bien parce que son prix est élevé, alors que tout *homo æconomicus* normalement constitué obéit à la loi générale de la demande telle que formulée par Alfred Marshall : « la quantité demandée augmente avec une baisse des prix, et diminue avec une hausse des prix ». Et dire à cet égard que « le luxe est l'impôt de la vanité » pour tenter de légitimer l'effet « *premium price* » n'éclaire pas plus que le « mystère » des théologiens. De même, de guerre lasse et en désespoir de cause, les économistes ne pouvant fournir une explication rationnelle aux emballements spéculatifs, se rabattent soit sur la folie, soit sur la bêtise des humains devenus moutons de Panurge. Là encore, l'*homo æconomicus* déviant que serait l'homme réel, soudain envouté par la psychologie des foules, ne s'appartiendrait plus.

Girard distingue, nous l'avons vu, entre « médiation externe » et « médiation interne ». « Nous parlerons de *médiation externe* lorsque la distance est suffisante pour que les deux sphères de possibles dont le médiateur et le sujet occupent chacun le centre ne soient pas en contact. Nous parlerons de *médiation interne* lorsque cette même distance est assez réduite pour que les deux sphères pénètrent plus ou moins profondément l'une dans l'autre<sup>22</sup> ». Dans ce dernier cas, la convergence de deux désirs sur un objet non partageable fait que le modèle et son imitateur deviennent l'un pour l'autre un obstacle dont l'interférence, loin de mettre fin à l'imitation, la redouble et la rend réciproque. C'est la rivalité mimétique, qui produit des effets de surenchère qui se répandent par contagion.

L'explosion de violence qui en résulte peut être illustrée par les événements de Sétif et Guelma<sup>23</sup>, image inversée, à moins d'un an d'intervalle, de ceux d'Oradour-sur-Glane. Le 8 mai 1945, jour de la célébration de la victoire sur les nazis, des Musulmans se rendent, munis de drapeaux nationalistes, au monument aux morts de ces deux villes du Constantinois. Une échauffourée s'ensuit avec les colons, se soldant par le massacre d'une centaine d'entre eux. La réplique française est d'une brutalité extrême : de mai à juin, la répression militaire et civile, sous la forme de massacres collectifs, de représailles et d'exécutions extrajudiciaires est estimée à plusieurs milliers de morts musulmans. Écrit en 1946, le récit de Marcel Reggui, qui perdit deux de ses frères et sa sœur, officiellement « disparus », permet d'entrevoir une réalité qui ressemble bien davantage à une révolte populaire des Européens de Guelma qu'à la répression sauvage d'un mouvement nationaliste insurrectionnel des analyses convenues. C'est à une rivalité économique que Marcel Reggui attribue cette rage. Après la défaite de 1940, le marché noir proliféra à Guelma, au profit des Musulmans qui s'enrichirent : cafés, hôtels, transports, commerces de tissus tombaient entre leurs mains, faisant d'eux, techniquement, les égaux de leurs devanciers européens ou israélites qui en éprouvèrent un très vif ressentiment, au point exploiter l'événement initial pour briser l'orgueil et la puissance des Musulmans de Guelma. « Mon frère fut choisi comme la première victime propitiatoire parce qu'il avait eu l'impardonnable outrecuidance d'acheter le plus grand café de Guelma. [...] À Guelma, la situation de mon frère suscitait la jalousie mesquine et féroce de ses concurrents européens, en même temps qu'elle le plaçait dans une situation délicate à l'égard du cercle assez fermé des notabilités de la ville. [...] Pour ces deux raisons, le comité de vigilance perpétra son assassinat ». Et Marcel Reggui de conclure : « Les événements de Guelma ont signé la mort de l'assimilation, dont je suis un dernier témoignage, et ont signifié

<sup>22</sup> René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961, p. 31.

<sup>23</sup> Cf. Marcel Reggui, *Les massacres de Guelma ; Algérie, 1945 : une enquête inédite sur la furie des milices coloniales*, La Découverte/Poche, 2006, 2008.

à la colonisation qu'elle était déchue de toute autorité morale pour se maintenir autrement que par la force ». Ce récit est on ne peut plus girardien avant la lettre.

André Orléan<sup>24</sup> soutient que « la médiation interne transforme fondamentalement notre compréhension des dynamiques de marché ». Car ici, dit-il, s'appuyant sur Girard, le mimétisme est porteur d'une dynamique extrême lorsque chacun est le modèle de l'autre : les désirs mutuels sur un même objet vont croissants à mesure que chacun trouve dans le désir redoublé de l'autre une raison supplémentaire de vouloir acquérir l'objet. Si la volonté d'achat pour un certain produit dépend de la volonté d'achat des autres membres du groupe, une dynamique d'achat de plus en plus frénétique émerge, processus d'interactions qui va en s'exaspérant, que l'on trouve sur les marchés financiers et les bulles spéculatives.

Selon la théorie économique de l'offre et de la demande, poursuit-il, lorsque la rivalité pour un bien va croissant, le prix de ce bien augmente, favorisant le report vers des biens de substitution. C'est un processus à *feedback* négatif, c'est-à-dire auto-correcteur. Tout au contraire, la théorie mimétique de Girard explique que la rivalité devient l'indicateur de la valeur attribuée à un bien : plus celui-ci est convoité, plus la violence est grande, plus le bien apparaît aux yeux des acteurs comme digne d'être poursuivi. Il s'agit ici d'un processus de *feedback* positif, qui s'oppose au *feedback* négatif qui caractérise la concurrence par les prix telle que la conçoit traditionnellement la théorie économique, et qui accélère l'auto-emballlement du système. Mais le mimétisme peut prendre deux formes différentes. Dans un premier stade, analogue à la médiation externe de Girard, l'évaluation procède d'une croyance collective exogène, la convention financière, perçue par le plus grand nombre comme pertinente. L'intérêt de l'approche girardienne est de présenter l'émergence d'un régime de bulles non comme la conséquence d'une soudaine et inexplicable exubérance irrationnelle, mais par le fait que l'imitation directe croît en intensité lorsque la convention financière devient moins crédible. On passe ainsi du régime de médiation externe à celui, explosif, de la médiation interne. Au-delà, ajoute André Orléan, « c'est toute la compréhension des économies marchandes que la théorie mimétique transforme en profondeur ». Or, la convention financière la plus fondamentale n'est-elle pas la monnaie ?

## 2.4. Violence de la monnaie ?

Pour Georg Simmel<sup>25</sup> l'argent est le symbole simultanément de la liaison et de la séparation. En effet, l'argent incarne la mobilité absolue, puisque sa signification apparaît dès qu'on s'en dessaisit. En même temps, l'argent est le symbole de la stabilité, puisqu'il est la valeur qui mesure toutes les autres valeurs.

Michel Aglietta<sup>26</sup>, affirme que la monnaie est bien plus qu'une marchandise facilitant le règlement des échanges, elle est au fondement du lien social. Comme langage, la monnaie est un ensemble de signes porteurs de sens. Elle est un vecteur de communication et de coopération entre les membres de la société. Pour cet économiste, la monnaie n'est pas la conséquence du développement des échanges mais la condition préalable de la division du travail et de l'instauration du marché. Parce que la monnaie repose sur la confiance sans laquelle aucun système de paiement ne peut être accepté, elle est un instrument de cohésion sociale. Enfin Michel Aglietta montre que le pouvoir monétaire est aussi un élément de

---

<sup>24</sup> Cf. André Orléan, *Pour une approche girardienne de l'homo œconomicus*, dans Girard, Éditions de L'Herme, 2008.

<sup>25</sup> Georg Simmel, *Philosophie de l'argent*, 1900.

<sup>26</sup> Michel Aglietta, *La monnaie entre confiance et violence*, 2002.

domination dans la mesure où il permet d'acheter le fruit du travail des autres mais aussi leur force de travail : Michel Aglietta parle alors de la « violence de la monnaie ». Pour que la mobilité des capitaux serve véritablement l'économie réelle, Michel Aglietta insiste sur la nécessité d'instaurer de nouvelles règles, de renforcer le contrôle prudentiel des marchés et de conduire des politiques contra-cycliques plus actives.

En se fondant sur la théorie mimétique, Michel Aglietta et André Orléan<sup>27</sup> analysent l'ordre économique comme étant le résultat d'une crise sacrificielle girardienne. En économie, disent-ils, l'unanimité violente fonde l'ordre marchand. De la polarisation mimétique de tous les désirs des acteurs émerge un objet qui clôt la crise en donnant une forme socialement reconnue à cette richesse si vivement désirée : il s'agit de la monnaie. Son élection a un retentissement considérable : elle produit un langage au travers duquel la communauté déchirée se constitue comme totalité sociale. En ce sens, insistent nos auteurs, elle est bien l'institution fondatrice de l'ordre marchand. L'élection monétaire introduit une différenciation entre acheteurs et vendeurs, ouvrant le champ aux échanges de biens. Elle structure les luttes marchandes en définissant les conditions normales d'accès au désirable absolu. Mais l'élection monétaire peut être remise en cause : ce que la polarisation mimétique a fait, elle peut le défaire. Lorsque la confiance collective n'est plus unanime, la crise monétaire survient, à la manière de la crise sacrificielle de Girard.

Et Paul Dumouchel<sup>28</sup> surenchérit : « Derrière les calmes raisonnements des philosophes libéraux se cache une violence terrible et terrifiante réalisée socialement dans l'indifférence, au nom de l'abondance, et sous le signe de la rationalité instrumentale ».



<sup>27</sup> Michel Aglietta et André Orléan, *La violence et la monnaie*, Paris, PUF, coll. Économie et liberté, 1982.

<sup>28</sup> Paul Dumouchel, Jean-Pierre Dupuy *L'enfer des choses, René Girard et la logique de l'économie*, Seuil, 1978, p. 232.

Certes, mais ceci dit, on ne voit pas du tout en quoi la monnaie en soi peut être porteuse de violence. La monnaie sert fondamentalement à payer. Et payer, étymologiquement<sup>29</sup>, c'est faire la paix, apaiser. La monnaie est donc a priori le contraire de la violence. En outre, affirme Galbraith<sup>30</sup>, « le capitalisme établi, tel qu'il existe en Europe, aux États-Unis, dans d'autres pays anglophones et en Extrême-Orient, est un système fondamentalement pacifique. Et, si l'on exclut les tensions qui peuvent résulter d'une crise économique prolongée, il le restera ». René Girard<sup>31</sup> ajoute que « hier encore, on prenait très au sérieux les prétentions structuralistes à faire enfin fonctionner les vastes machines toujours en panne du marxisme et de la psychanalyse. Il n'était pas question de chercher un principe de démystification ailleurs que dans ces machines ». Quant à la société actuelle, et rejoignant en cela les analyses de Gilles Lipovetsky<sup>32</sup>, René Girard pense que « dans toute l'histoire humaine, aucune société n'a permis à autant d'hommes d'échapper à des conditions que je persiste à définir comme infra-humaines ». Car, précise de son côté Jean-François Revel<sup>33</sup>, « on oublie un peu trop le despotisme des cultures traditionnelles, ces prisons qu'étaient le village, la tribu, la paroisse, le village, la famille ».

En somme, la monnaie, et au-delà, le capitalisme, n'étant qu'un outil à créer, utiliser et répartir la richesse, son résultat dépend de l'esprit dont on en use, au même titre qu'un couteau peut servir aussi bien à assassiner qu'à couper le pain. Ou dit autrement, il en va du capitalisme comme des stades : ce n'est pas parce, en 1942 au Vél'd'Hiv, en 1955 au stade de Philippeville<sup>34</sup>, en 1973 au stade de Santiago du Chili, des humains ont été rassemblés pour être déportés, assassinés, torturés par des représentants d'un État, que c'est là la vocation en soi des stades. En atteste, si besoin était, l'œuvre de Muhammad Yunus<sup>35</sup>, prix Nobel de la Paix en 2006, promoteur du microcrédit comme meilleur moyen d'éradiquer la pauvreté dans la dignité et la solidarité. Pour l'inventeur de la *Grameen Bank*, l'économie de marché est non seulement propice au développement, mais également à la solidarité, une solidarité offrant des résultats bien supérieurs à ceux obtenus par la bureaucratie. Selon lui, tout homme a en lui des ressources et peut, quels que soient son milieu, sa formation, ses origines, créer une micro-entreprise à partir de ce qu'il sait faire. Muhammad Yunus soutient que ce n'est pas le travail, et encore moins les allocations, qui permettent de sortir les plus démunis de la pauvreté, mais le capital. C'est sans doute vrai, à la condition expresse que soient réunis un certain nombre de facteurs favorables qui ont un commun dénominateur : l'éthique.

## 2.5. De la nécessité de l'éthique

« Notre société serait la première dans l'histoire de l'humanité à s'être offert le luxe d'abattre les digues qui contiennent la violence humaine. C'est ce qu'on appelle la modernité », observe Jean-Pierre Dupuy<sup>36</sup>. « Voici une société dépourvue de mythes fondateurs, une société sans dieux où le religieux ne donne plus ni le sens, ni l'origine de la vie des hommes. L'économie est la forme essentielle du monde moderne, et les problèmes économiques sont

<sup>29</sup> Cf. Nouveau dictionnaire étymologique, Larousse, 1964 : du latin *pacare*, pacifier, apaiser, de *pax*, *pacis*, paix.

<sup>30</sup> John Kenneth Galbraith, *Voyage dans le temps économique*, Seuil, Paris, 1995, p. 270.

<sup>31</sup> Dans la postface de Paul Dumouchel, Jean-Pierre Dupuy *L'enfer des choses, René Girard et la logique de l'économie*, Seuil, 1978, pp. 259- 264.

<sup>32</sup> Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal, essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, 2006.

<sup>33</sup> Jean-François Revel, *Ni Marx ni Jésus*, Éditions J'ai lu, Robert Laffont, 1970, p. 99.

<sup>34</sup> Général Aussaresses, *Services spéciaux en Algérie 1955-1957*, Perrin, 2002, pp. 23 à 40.

<sup>35</sup> Muhammad Yunus, *Vers un nouveau capitalisme*, JC Lattès, 2008.

<sup>36</sup> Paul Dumouchel, Jean-Pierre Dupuy *L'enfer des choses, René Girard et la logique de l'économie*, Seuil, 1978, pp.9- 10-17.

nos préoccupations principales ». Mais René Girard<sup>37</sup> note que « notre société est la seule qui puisse déchaîner le désir mimétique dans un grand nombre de domaines sans avoir à redouter un emballement irrémédiable du système, le *runaway* de la cybernétique. C'est à cette aptitude inouïe à promouvoir la concurrence dans des limites qui restent toujours socialement, sinon individuellement, acceptables, que nous devons les réalisations prodigieuses du monde moderne, son génie inventif ». Jean-Pierre Dupuy<sup>38</sup> en déduit que c'est l'économie qui désormais s'est substitué au sacré des sociétés traditionnelles dont le rôle était de contenir la violence.

La monnaie, comme métaphore des institutions financières, est la clef de voûte du système social, elle clavète la violence, elle la corsète, mais elle n'est pas la violence. En revanche, nous avons vu que la mauvaise monnaie entraîne un glissement comportemental vers la médiation interne hautement génératrice de violence. Et la crise financière actuelle n'est autre, en dernière analyse, que de l'émission de fausse monnaie. Or, selon David Hume<sup>39</sup>, « toutes les promesses et contrats doivent être honorés afin d'établir la confiance et la foi réciproque qui avantagent tant l'intérêt général de l'humanité ». De son côté, le dixième commandement du Coran<sup>40</sup> stipule qu'il faut « pratiquer l'honnêteté, être intègre en toute chose : ne pas falsifier les écrits, ne pas frauder sur les poids et mesures, ne pas porter de faux témoignages, ne pas pratiquer l'usure ».

Le sacré n'ayant plus cours, c'est à l'éthique qu'il convient de s'en remettre si toutefois il est dans l'intention des humains de se soustraire à leur destin apocalyptique : « C'est l'honneur de notre temps », dit Girard, « de donner à la notion de besoin une signification morale, et d'essayer de s'y tenir ». Car, objecte-t-il, dans la société actuelle, on jette d'une main ce qu'on achète de l'autre. Or, « la meilleure façon de châtier les hommes, c'est de leur donner toujours ce qu'ils réclament<sup>41</sup> ». Oscar Wilde disait de même, dans un de ses aphorismes, qu'il y a deux tragédies ici-bas : ne pas avoir ce qu'on désire, et, plus grave encore, avoir eu ce que l'on désirait. Et Matthieu Ricard, scientifique occidental devenu moine bouddhiste, observe en bonne connaissance de cause que « l'efficacité occidentale est une contribution majeure à des besoins mineurs ».

### 3. MENSONGE MACHIAVÉLIEN ET VÉRITÉ UTOPISTE

#### 3.1. Qu'est-ce que l'éthique ?

L'éthique est définie comme la discipline philosophique ayant pour objet les jugements d'appréciation lorsqu'ils s'appliquent à la distinction du bien et du mal. Mais d'une manière générale, elle concerne les valeurs qui guident le comportement. « À l'époque moderne, on a souvent considéré que le terme *morale* pouvait être réservé au type de normes et de valeurs héritées du passé et de la tradition : la morale semble constituer un ensemble fixe et achevé de normes et de règles. Aujourd'hui, au contraire, le terme *éthique* s'emploie plutôt pour des domaines où les normes et les règles de comportement sont à construire, à inventer, à forger au moyen d'une réflexion qui est généralement collective. En résumé, *morale* désignera principalement les valeurs existantes et transmises, *éthique* le travail d'élaboration ou d'ajustement rendu nécessaire par les mutations en cours. L'éthique est donc devenue le nom

<sup>37</sup> René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p. 331.

<sup>38</sup> Jean-Pierre Dupuy, *La marque du sacré*, Carnets Nord, 2009.

<sup>39</sup> David Hume, *An Inquiry Concerning the Principles of Morals*, 1826.

<sup>40</sup> André Chouraqui, *Les dix commandements aujourd'hui*, Laffont, 2000, p. 63.

<sup>41</sup> René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p. 310.

de la morale en train de se faire, de se chercher, en particulier à propos de sujets neufs, où elle se révèle même indispensable quand dans une société en voie de globalisation, il s'agit d'inventer la cohabitation de plusieurs systèmes de valeurs qui autrefois s'ignoraient et n'avaient que peu d'occasions de se confronter quotidiennement.<sup>42</sup> ».

Contrairement à l'usage, Emmanuel Lévinas affirme fortement le caractère premier de l'éthique : c'est elle qui peut, s'il doit en exister une, fonder l'ontologie<sup>43</sup>, et non l'inverse. Pour Emmanuel Lévinas, avant le souci de soi, que nous avons tous légitimement, l'éthique nous invite au souci des autres et nous appelle à être responsables envers eux. Mais, précise Roger-Pol Droit, dans la cas de la finance, des affaires, du sport ou des médias, il s'agit simplement d'appliquer vraiment ce qui est du domaine du code de bonne conduite ou de déontologie plus que d'interrogations éthiques nouvelles : « Imaginons, par exemple, que je me demande si je dois ou non rendre une somme d'argent que l'on m'a prêtée. La réponse ne dépend pas des circonstances. La seule réponse est : je dois rendre cet argent. Si je pensais que je ne dois pas le rendre, cela voudrait dire que ce qui est prêté tantôt doit être rendu, tantôt ne doit pas l'être. Plus aucun prêt n'existerait » ! La vraie question est en réalité de savoir comment l'éthique peut être respectée.

### 3.2. L'éthique, principe universel ?

Tout d'abord, l'éthique, est-ce pour les autres ? Et est-elle à géométrie variable ? « Nous sommes des barbares, et nous voulons être des barbares. C'est un titre d'honneur. Nous sommes ceux qui rajeuniront le monde. Le monde actuel est près de sa fin. Notre seule tâche est de le saccager », braillait Hitler<sup>44</sup>. Mais Jean-François Revel<sup>45</sup> constate cependant, rejoignant la position d'Emmanuel Lévinas, que « la grande marque de l'être humain, son grand mystère parmi les vivants, c'est l'éthique. La conscience du bien et du mal est à ce point inéluctable que même les dictateurs les plus sanguinaires ne sont pas totalement amoraux, puisqu'ils éprouvent le besoin de dissimuler leurs forfaits. La solution finale de Hitler aussi bien que le goulag de Staline étaient des secrets d'État ». A sa façon, René Girard<sup>46</sup> dit la même chose : « Ne pas reconnaître le caractère fondateur du meurtre, [...] c'est perpétuer le fondement qui est occultation de la vérité ; on ne veut pas savoir que l'humanité entière est fondée sur l'escamotage mythique de sa propre violence, toujours projetée sur de nouvelles victimes ». Cette occultation ne peut tenir qu'au fait que l'éthique est le propre de l'homme et qu'à ce titre, elle est bien universelle. A preuve, le propos d'Emmanuel Lévinas pour qui, ce qui fonde la civilisation c'est « l'affirmation de mon être comme voué à l'autre » et, ajoute-t-il par ailleurs, « le rapport du moi et d'autrui est par excellence le langage » ; or, constate Noam Chomsky « les gens les plus stupides apprennent à parler, tandis que les singes les plus brillants n'y parviennent jamais ».

S'agissant du second point, Jean Monnet<sup>47</sup> disait : « Je suis frappé par la différence des principes que nous appliquons à l'intérieur de nos frontières avec ceux que nous appliquons au-dehors. Chez eux, les hommes ont découvert depuis longtemps les moyens de résoudre les conflits internes entre intérêts divergents : ils n'ont plus besoin de la force pour se défendre. Les règles et les institutions ont créé une égalité de statut. A l'extérieur, les nations se

<sup>42</sup> Roger-Pol Droit, *L'éthique expliquée à tout le monde*, Seuil, 2009, p. 19-20-21-22-24-72.

<sup>43</sup> Ontologie : terme philosophique qui désigne l'étude de l'essence de l'être, de ce qui fait sa nature.

<sup>44</sup> Cité par Jean-François Revel, *Ni Marx ni Jésus*, J'ai lu, Laffont, 1970, p. 247.

<sup>45</sup> Jean-François Revel, Matthieu Ricard, *Le moine et le philosophe*, Pocket, NIL Éditions, 1999, p. 86.

<sup>46</sup> René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p. 186.

<sup>47</sup> Cité par Anthony Sampson, *Les nouveaux Européens*, Laffont, 1970.

conduisent comme des individus le feraient s'il n'existait ni lois ni institutions. En dernière analyse, chacune s'accroche à sa souveraineté ; autrement dit, chacune s'arroge le droit d'être juge et partie de sa propre cause». Mais dans le contexte de la mondialisation, la finance en tant que fondement de l'économie et composante clef de l'endiguement de la violence, ne peut assurer son rôle que dans un contexte éthique prégnant et homogène, à la manière du droit commercial uniforme créé et développé par les marchands-banquiers italiens du Moyen-âge, et applicable semblablement en tout lieu.

### 3.3. Que faire ?

Selon Jean-François Revel<sup>48</sup>, « énumérer les remèdes aux “maux actuels de l'humanité”, c'est formuler le programme de révolution dont elle a besoin : élimination des guerres et des relations impérialistes par l'élimination des États et de la notion de souveraineté nationale ; élimination, nécessaire pour parvenir au but précédent, de toute possibilité de dictatures intérieures ; égalité économique et éducative planétaire ; régulation des naissances à l'échelle planétaire également ; liberté idéologique, culturelle et morale complète, destinée d'une part à assurer le bonheur individuel dans l'indépendance et le pluralisme des choix, indispensables d'autre part à la mise en service de la totalité des ressources créatrices de l'intelligence humaine. Ce programme utopique a tout contre lui, sauf le fait d'être nécessaire à notre survie ». De la nécessité d'une éthique universelle et homogène découle l'atteinte d'au moins trois objectifs : une monnaie mondiale unique, un gouvernement mondial, le pouvoir aux actionnaires.

S'agissant d'une monnaie unique, rappelons que, visionnaire en bien des domaines, André Citroën proposait en 1919 la création d'une monnaie européenne<sup>49</sup>. Pure utopie hier, c'est désormais chose faite pour le plus grand bien des Européens. Partant, ce n'est pas extrapoler hardiment que de tabler sur l'avènement du *bancor*, cette monnaie mondiale courageusement proposée à Bretton Woods en 1944 par Keynes, qui par ailleurs ne s'est pas trompé quand en 1919 il dénonçait dans *Les conséquences économiques de la paix*, l'irréalisme contreproductif du montant excessif des réparations de guerre exigées de l'Allemagne par ses vainqueurs unanimes. Il ne s'est pas trompé non plus en dénonçant l'or, cette « relique barbare », comme fondement de la monnaie. Depuis 1971, la monnaie n'est autre qu'une dette nominale de son émetteur vis-à-vis de tout détenteur, uniquement gagée sur la confiance en la création de richesse à venir.

Quant à la nécessité d'un gouvernement mondial, Michel Serres<sup>50</sup> observe que « des conflits perpétuels entre villes et empires éradiquèrent la Grèce, l'Égypte et Rome, et, en trois guerres successives, les nationalismes d'Occident faillirent s'en suicider. Par bonheur, notre génération inventa une Europe qui, pour la première fois de l'histoire occidentale, vit en paix depuis soixante ans ». Zaki Laïdi<sup>51</sup> évoque « l'énigme de la puissance européenne » qui a réussi à imposer chez elle la force de la norme plutôt que la norme de la force de la *Realpolitik*. « Les Européens, qui savent d'expérience à quelles tragédies peut conduire la rivalité des nations, ont à cet égard un message à porter au monde », pense Daniel Cohen<sup>52</sup>. « L'Europe a montré que l'on pouvait passer en quelques années de la guerre à la paix. Elle a

---

<sup>48</sup> Jean-François Revel, *Ni Marx ni Jésus*, Éditions J'ai lu, Robert Laffont, 1970, p. 229

<sup>49</sup> Jacques Wolfensinger, *André Citroën*, Flammarion, 1991, p. 267

<sup>50</sup> Michel Serres, *réponse au discours de réception à l'Académie française de René Girard*, 5 décembre 2005, dans *Girard*, Éditions de L'Herne, 2008, p. 18

<sup>51</sup> Zaki Laïdi, *La norme sans la force*, Sciences Po, 2005

<sup>52</sup> Daniel Cohen, *Trois leçons sur la société post-industrielle*, Seuil, 2006, p. 59-84

prouvé que l'intégration économique préservait la diversité culturelle ». En fait, il s'agit de construire une fédération, ou une confédération mondiale d'États qui soient aussi pacifiques entre eux que le sont les cantons suisses ou les régions françaises ou les Länder allemands, tout préoccupés par les questions d'infrastructures. Il suffit de se référer à l'ex-Yougoslavie, pour mesurer le chemin parcouru.

Il reste un troisième point, celui du pouvoir des managers dans les entreprises, problème abordé en son temps par James Burnham<sup>53</sup>, puis par John Kenneth Galbraith. Ces auteurs constatent que la direction d'entreprise devenant de plus en plus complexe, les conseils d'administration s'en remettent à des managers professionnels hautement qualifiés et très recherchés. Ceux-ci, souhaitant conserver leur place, axent leurs actions sur la croissance, pour donner dans le court terme un os à ronger aux actionnaires. Le résultat est que le pouvoir appartient alors à ces managers salariés, qui, à la manière de capricieuses *diva*, en tirent parti pour se décerner toutes sortes d'avantages (*golden hellos*, *golden parachutes*, salaires astronomiques, retraites chapeau...) qui confinent à l'obscénité quand de surcroît les résultats ne sont pas au rendez-vous ou que, à plus forte raison, ces managers enchaînent délocalisations et licenciements boursiers. « La sécurité d'emploi des dirigeants de sociétés est particulièrement élevée. Leurs émoluments également. Il n'y a là rien de comparable à l'insécurité de la fortune du patron d'entreprise de type concurrentiel. [...] C'est précisément parce qu'il mène une vie rangée et qu'il est prudent, que le dirigeant aime se faire passer pour l'homme d'affaires hardi de la littérature économique. C'est le même genre de raison qui pousse le chef de détachement appartenant à une division blindée, voyageant dans une caravane et s'occupant des approvisionnements en essence, à se prendre pour le commandant d'une charge de cavalerie des temps héroïques », ironise Galbraith<sup>54</sup>. Le pouvoir doit revenir aux actionnaires, et ceux-ci doivent avoir une vision de l'entreprise à moyen et long terme et la défendre. Peter Drucker parlait de « l'éthique de la responsabilité, *primum non nocere*<sup>55</sup> ». Concrètement, il s'agit d'intégrer les « 3P », *People, Planet, Profit*, du développement durable. Cela ne va pas sans tensions, mais composer efficacement avec le contradictoire est par excellence le domaine de l'entreprise : entreprendre en dernière analyse n'est-ce pas l'art suprême de l'accommodement des contraires ?

### 3.4. Comment faire : Realpolitik ou Realutopie ?

Machiavel aurait dévoilé de manière crue la voie du réalisme en politique, dont le principal mérite est d'être simple. En substance, l'homme étant un loup pour l'homme, il convient, pour atteindre ses fins, d'être tantôt lion, tantôt renard, c'est-à-dire, d'user selon les circonstances de la force ou de la ruse. Autrement dit, les hommes étant tous des scélérats, les ambitieux ne peuvent agir que grâce au crime ou à la fourberie. La politique, pour laquelle la fin justifierait les moyens, et la morale commune seraient donc radicalement antinomiques. C'est ce concept qui fonde la *Realpolitik*, les rapports entre États, telle qu'élaborée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : tout est étalonné en force de frappe (« le pape, combien de division » ?). Bref, au nom de la raison d'État, on règle ses comptes à la manière primaire des truands, par la force et la félonie. Est-ce au moins efficace ? À court terme, certainement, du fait de l'effet de surprise. Mais à moyen et long terme, rien n'est moins sûr : croire que l'on peut tromper tout le monde tout le temps ou s'imposer éternellement par caporalisation de la société est d'une effarante naïveté.

<sup>53</sup> James Burnham, *The Managerial Revolution*, 1941, (L'ère des managers).

<sup>54</sup> John Kenneth Galbraith, *L'ère de l'opulence*, Caman-Lévy, 1961, p. 123-124.

<sup>55</sup> *Primum non nocere* : avant tout, ne pas nuire, référence au serment d'Hippocrate, première responsabilité d'un professionnel, cf. Peter Drucker, *La nouvelle pratique de la direction des entreprises*, Les éditions d'organisation, Paris, 1975, p. 413.

Personne n'y a réussi, pas même Gengis Khan. Aucun mur, de la grande muraille de Chine au mur de Berlin en passant par la ligne Maginot, n'a joué le rôle escompté. Pire, les postures « sgrogneugneu » se révèle toujours contreproductives : quelle meilleure façon y a-t-il eu pour promouvoir l'éthylisme et le gangstérisme que la prohibition de l'alcool par le Volstead Act ? Et ne parlons pas de la bouffonnerie de la lutte contre l'inflation menée en Ouganda par Idi Amin Dada, ou du ministère de l'éradication du mal institué naguère en Afghanistan. Aussi, les crispations légales à l'encontre des parachutes dorés ou des paradis fiscaux, les empilements de normes, la mobilisation de cohortes de « révizors », ou encore l'obligation sous contrainte administrative faite aux banques de prêter aux entreprises, ne seront jamais que des incantations chamaniques si perdure la carence en ce principe actif primordial qu'est « l'éthos de confiance » tel que le définit Alain Peyrefitte, et sur lequel repose tout entier l'édifice du développement. Il est des pays ou des régions, l'Ukraine ou le Mezzogiorno par exemple, où les lois ont beau succéder aux lois, rien n'y fait, la corruption reste : *la volpe perde il pelo ma non il vizio*, le renard perd son poil, mais pas son vice ; autrement dit, chassez le naturel, il revient au galop.

La réhabilitation de cet « éthos de confiance » réside non pas dans le pseudo-réalisme naïf qui prendrait ici la forme d'un vigoureux corsetage réglementaire, mais bien dans l'utopie en tant qu'attitude mentale positive. André Chouraqui<sup>56</sup> se plaît à rappeler que le mot utopie dérive du grec *utopia*, qui signifie « qui n'a pas de lieu ». Et il ajoute qu'il suffit de donner lieu à l'utopie pour qu'elle cesse d'être utopie. Théodore Monod<sup>57</sup> affirmait de même que « l'utopie ne signifie pas l'irréalisable, mais l'irréalisé ». Pour Ernst Bloch<sup>58</sup>, qui prônait la *Realutopie* comme attitude révolutionnaire opposée à la *Realpolitik* petite-bourgeoise, « l'esprit de l'utopie est la force qui transforme la réalité. Il est le ressort de tous les grands mouvements de l'histoire : il est la tension qui tire l'homme de sa tranquillité et de ses certitudes, et le plonge dans de nouvelles incertitudes, dans une inquiétude nouvelle. L'utopie est la force du nouveau ». L'industriel Aurelio Peccei<sup>59</sup>, fer de lance du Club de Rome, soutenait que « ces desseins qui paraissent vagues, idéaux, et impossibles aujourd'hui, ont une chance d'être la réalité du monde de demain. Dans l'état actuel des choses, le courage de l'utopie est la seule manière d'être vraiment réaliste ». En ce sens, Henri Dunant en 1859 à Solferino était un utopiste, comme l'était Jean Monnet lorsque, simple représentant en cognac, il proposa en 1914 la mise sur pied d'organes communs à la France et à la Grande-Bretagne, de sorte que chaque allié ne puisse plus disposer, sans l'accord de l'autre, de ses hommes, de son ravitaillement, de ses bateaux. Ou comme l'était en 1919 le président américain Woodrow Wilson proposant la création de la SDN, qui, vilipendée par les « realpoliticiens » de l'entre-deux guerres, refit surface en 1945 sous le nom d'ONU. On pourrait encore citer Friedhof Nansen, cet explorateur norvégien qui, en 1920, prit en charge la question des réfugiés, notamment russes. Et bien d'autres encore.

## CONCLUSION

Le *credit crunch* et la crise économique mondiale qui en découle ne proviennent pas tant des effets de la « dérégulation », sauf à croire à la manière des réactionnaires que « l'homme ne serait libre que pour le mal ». Il provient fondamentalement d'un déficit d'éthique de la part de certains opérateurs qui ont contaminé l'ensemble d'un système financier devenu

---

<sup>56</sup> André Chouraqui, *Les dix commandements aujourd'hui*, Robert Laffont, 2000, p. 28

<sup>57</sup> Théodore Monod, *Le chercheur d'absolu*, Gallimard, collection folio, 1997, p. 99.

<sup>58</sup> Ernst Bloch, *L'esprit de l'utopie*, Gallimard 1977 (édition originale, 1922)

<sup>59</sup> Aurelio Peccei, *100 pages pour l'avenir*, Économica, Paris, 1981, p. 152.

étrangement laxiste par l'amorce d'une crise sacrificielle girardienne. Il va de soi que la place des Pieds-Nickelés n'est pas l'institution financière, mais les bandes dessinées d'antan. Pour autant, se borner à réglementer de façon draconienne n'y suffira pas : toute législation peut être tournée sans que les legalistes y trouvent à redire, la lettre passant avant l'esprit. Par exemple, s'il est bien interdit aux États-Unis d'exhiber en public des flacons de boissons alcoolisées, il n'est pas illégal de boire à la vue de tous si les flacons sont à l'intérieur d'un sachet : la lettre réconcilie legalistes et pochards. La solution, utopique, c'est un renforcement de l'éthique, cette attitude spécifiquement humaine qui pousse à avoir le souci des autres et à être responsables envers eux. Cette attitude est nécessaire, au-delà de l'économie, car elle cadenas la violence mimétique décrite par René Girard, aux effets explosifs.

Pourquoi ne pas s'en remettre à Ernst Bloch et à sa *Realutopie* puisque sont advenus contre toute attente « réaliste » des renversements cruciaux, telle la surrection de l'Union européenne, qui, fait sans précédent, s'agrandit par la volonté des pays qui veulent en être et où règne la « norme sans la force, » ou telle la création pérenne des Resto du Cœur par un saltimbanque, ou telle la création de Médecins Sans Frontières, ou telle l'élection d'un président américain noir ?

Alors soyons réalistes, visons l'impossible : l'éthique.